

Désespérée, elle se prit à pleurer et, détournant ses yeux toujours fixés sur la porte, elle enfouit son front brûlant et sa jeune tête blonde dans les rideaux du lit.

... A ce moment, quelques retardataires firent irruption dans la vaste cuisine.

L'un d'eux se détachant de ses camarades, autour desquels s'empresaient les maîtres de la maison, s'avança tout droit dans le coin où la pauvre Madeleine se sentait mourir.

— Madeleine, dit-il d'une voix émue et tremblante, j'ai voulu ne pas venir, tu sais, à cause de Pitre... j'ai pas pu. Veux-tu encore me souhaiter la bonne heureuse ?

Et elle, oubliant, comme oublient les femmes, toutes ses angoisses, toutes ses douleurs, trouvant encore dans son cœur un généreux pardon pour l'avoir fait attendre, tendit ses lèvres pour le baiser promis.

La prenant dans ses bras, bien doucement, bien tendrement, Pierre dit gaiement, d'une voix qui dissimulait mal son émotion :

— Beau-père, quand irons-nous chez m'sieu l'curé mettre mon premier ban avec Madeleine ?

N'est-ce pas que c'est gentiment dit.

Une lettre d'amour au village, Jeanne Savriol, Un mariage au hameau, La Noël de la Kite, La Douce, Le miroir brisé, Gracieuse, etc., etc., sont autant de chapitre pleins de sève et de vie.

Lisez ce petit volume, il en vaut la peine.

* * Camille Flammarion, le grand astronome français, parle en terme très chaleureux d'un de nos compatriotes, M. A.-P. Roy, de Québec, astronome amateur, qui, par ses travaux, se fait un nom dans le monde scientifique.

M. Roy est le fils de ses œuvres, ce qu'il écrit, il l'a appris seul, avec ses livres, et tandis que beaucoup de Canadiens l'ignorent, on est heureux de voir qu'un savant français illustre l'a découvert.

Que voulez-vous, " nul n'est prophète en son pays "

Camille Flammarion

FRANÇAIS OU MÉTIS



UI de vous, chers compatriotes, aurait pensé que nous formons tous, ou presque tous, une race de métis ? Moi, par exemple, qui j'avais toujours prétendu descendre endroite ligne d'ancêtres paternels et maternels venus du noble pays de France, et qui me flattais même

de savoir le lieu d'où ils étaient partis, il y a deux cents ans et plus. Eh bien ! il paraît qu'il faut en rabattre de nos prétentions sous ce rapport, et si vous n'avez pas l'allure quelque peu modifiée d'un Iroquois ou d'un Algonquin, ce n'est que par exception.

C'est un savant qui nous apprend cela, ni plus ni moins que M. de Quatrefages, homme versé dans la connaissance des sciences naturelles, de son vivant professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris, membre de l'Institut et de nombre de sociétés savantes. Lisez bien, et si vous avez la vue basse, recourez, vous savez à quoi.

" Les lecteurs, dit-il, savent que, dans l'Amérique Septentrionale, les métis de Français et de Peaux-Rouges forment la très grande majorité des habitants de la province de Québec, au Canada."

Cela se trouve écrit en beaux caractères,

imprimés à la page 47 de l'*Histoire générale des races humaines*, par M. de Quatrefages, publiée à Paris en 1889.

N'est-il pas vrai qu'on apprend toujours du nouveau en vieillissant ? Et remarquez que M. de Quatrefages n'est pas le seul à savoir un fait si connu, ce sont tous les lecteurs auxquels il s'adresse.

Et nous, ici, en plein pays, qui n'avions pas le moindre soupçon de la chose ! C'est invraisemblable, que la très grande majorité des habitants de la province de Québec descendent de Français et de Peaux-Rouges, s'entend.

Mais, me direz-vous, comment expliquez-vous une assertion si étrange, une erreur aussi palpable, il faut l'avouer, de la part d'un homme tel que M. de Quatrefages ? Tout simplement parce que le savant professeur a parlé d'un fait qui n'était pas, il faut le supposer, du domaine habituel de ses recherches sans avoir pris la précaution de s'assurer auparavant de la vérité de son affirmation. Car croyez-le bien, je me plais à le reconnaître, M. de Quatrefages est un homme de bonne foi, un savant sérieux ; comme professeur d'anthropologie, il n'a pas eu son égal en Europe. C'est une distraction de sa part, évidemment ; il lui était si facile de se renseigner et d'éviter semblable méprise. Mais enfin, ce qui est écrit est écrit.

Vous en voyez bien d'autres sans doute, si, comme moi, vous êtes curieux de vous tenir au courant de ce qui s'imprime dans les livres nouveaux, surtout lorsqu'ils ont pour auteurs des gens plus épris des rêveries de leur imagination que de la vérité. Le croiriez-vous, il n'y a pas bien longtemps, " une thèse publiquement défendue en France affirmait qu'il n'est pas démontré que la locomotive n'ait pas conscience du service qu'elle rend au convoi." Vous riez. Je conviens avec vous que c'est de la haute fantaisie ; mais il faut se défier, d'aucuns prétendent que l'instruction est si peu répandue chez nous !...

Alphonse Gagnon

Québec, mai 1895.

BIBLIOGRAPHIE

Nous venons de recevoir le numéro de mai du *Monde Moderne*. Cette revue mensuelle de près de deux cents pages, éditée à Paris par A. Quantin, publie une foule de morceaux littéraires choisis, absolument inédits, et signés des noms les plus célèbres de la littérature moderne. Ces études artistiques, scientifiques et littéraires sont illustrées d'une foule de dessins dans le texte et hors texte d'un goût très pur et d'une exécution parfaite. Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs de s'abonner à une revue si attrayante, à tous les points de vue. Bureaux : 5, rue Saint-Benoit, Paris.

Nous accusons réception de : *La guerre de Russie*, par Jean des Erables. Ce volume, recueil des souvenirs d'un vieux soldat, arrive à point, en ces jours où l'on parle tant de Napoléon Ier. Ce livre, écrit d'une façon populaire, et illustré de jolis dessins de J.-B. Lagacé, est une suite de récits émouvants qui peignent bien la terrible époque de cette guerre de Russie où devait sombrer le premier Empire. Nul doute que cette petite brochure fera les délices des nombreux Canadiens qui ont conservé le souvenir de Napoléon

Nous accusons également réception d'un joli volume, *Manuel d'Agriculture*, par M.

Ed-A. Barnard. Ce nouveau livre a surtout une qualité maîtresse dont malheureusement ne peuvent pas se prévaloir toutes les nombreuses publications éditées chaque jour : il est utile. Aussi, la Bibliothèque Agricole de notre province lui a-t-elle ouvert ses rayons avec empressement. Tous les agriculteurs qui liront ce travail intéressant d'un homme qui connaît ce que c'est que la culture des champs y trouveront certainement des enseignements dont il feront leur profit.

Le style du volume est simple et à la portée de tout le monde ; assainissement des terres, drainages, silos, élevages, récoltes, laiterie, bâtiments agricoles, etc., etc., tout ce qu'un agriculteur doit connaître se trouve expliqué dans ce livre précieux pour l'agriculture du pays.

PAGES D'AUJOURD'HUI

MA MÈRE

Ma mère !... Il me semble qu'au début elle n'ait été pour moi que le refuge naturel, l'asile contre toutes les frayeurs de l'inconnu, contre tous les chagrins noirs qui n'avaient pas de cause définie.

Mais je crois que la plus lointaine fois où son image m'apparaît bien réelle et vivante, dans un rayonnement de vraie et ineffable tendresse, c'est un matin du mois de mai, où elle entra dans ma chambre suivie d'un rayon de soleil et m'apportant un bouquet de jacinthes roses. Je relevais d'une de ces petites maladies d'enfant, — rougeole ou bien coqueluche, je ne sais quoi de ce genre, — on m'avait condamné à rester couché pour avoir bien chaud, et, comme je devinais, à des rayons qui filtraient par mes fenêtres fermées, la splendeur nouvelle du soleil et de l'air, je me trouvais triste entre les rideaux de mon lit blanc ; je voulais me lever, sortir ; je voulais surtout voir ma mère, ma mère à tout prix...

La porte s'ouvrit, et ma mère entra, souriante. Oh ! je la revois si bien encore, telle qu'elle m'apparut là, dans l'embrasure de cette porte, arrivant accompagnée d'un peu de soleil et du grand air du dehors. Je retrouve tout, l'expression de son regard rencontrant le mien, le son de sa voix, même les détails de sa chère toilette, qui paraissait si drôle et si surannée aujourd'hui. Elle revenait de faire quelque course matinale en ville. Elle avait un chapeau de paille avec des roses jaunes et un châle en *barège* lilas (c'était l'époque du châle) semé de petits bouquets d'un violet plus foncé. Ses papillotes noires — ses pauvres bien-aimées papillotes qui n'ont pas changé de forme, mais qui sont, hélas ! éclaircies et toutes blanches aujourd'hui, — n'étaient alors mêlées d'aucun fil d'argent. Elle sentait une odeur de soleil et d'été qu'elle avait prise dehors. Sa figure de ce matin-là, encadrée dans son chapeau à grand bavolet, est encore absolument présente à mes yeux.

Avec ce bouquet de jacinthes roses, elle m'apportait aussi un petit pot à eau et une petite cuvette de poupée, imitée en extrême miniature de ces faïences à fleurs qu'ont les bonnes gens dans les villages.

Elle se pencha sur mon lit pour m'embrasser, et alors je n'eus plus envie de rien, ni de pleurer, ni de me lever, ni de sortir ; elle était là, et cela me suffisait ; je me sentais entièrement consolé, tranquillisé, changé, par sa bienfaisante présence...

PIERRE LOTI.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—M. D., Nicolet.—Impossible d'accepter. Le travail a grand besoin d'être corrigé. Consultez plutôt un homme de lettres.